

CARL CRAIG RACONTE LA DETROIT TECHNO

PAR DAVID BRUN-LAMBERT

Déclarée en faillite en 2013, «Motor City» vit une relance, tandis que se fêtent les 60 ans du label Motown. Invitée au festival Polaris, à Verbier, l'une de ses icônes électros relate les innovations qu'a engendrées sa ville pour la dance music et son goût intact du combat

► «Detroit, pour moi, c'est le symbole de l'espoir.» Joint par téléphone à Bâle, où il présente alors le projet *Versus* accompagné du Sinfonieorchester Basel, Carl Craig ne se fait pas prier pour parler de sa ville natale. Quand le succès le frappait au cours des années 1990, plutôt que de quitter ce désert post-industriel pour d'autres ciels, le DJ et producteur y fondait le label Planet E, y soutenait des artistes émergents puis, parmi un nombre ahurissant de projets menés entre techno et jazz, lançait notamment les compilations *Detroit Love*. «Cette cité a connu l'abondance et la chute, résumet-il. Hier déclarée morte, elle résiste à sa disparition, semblant renaître maintenant. La musique produite à Detroit traduit cette lutte pour la survie.»

«Cette musique était une réponse à l'isolement culturel et au désespoir»

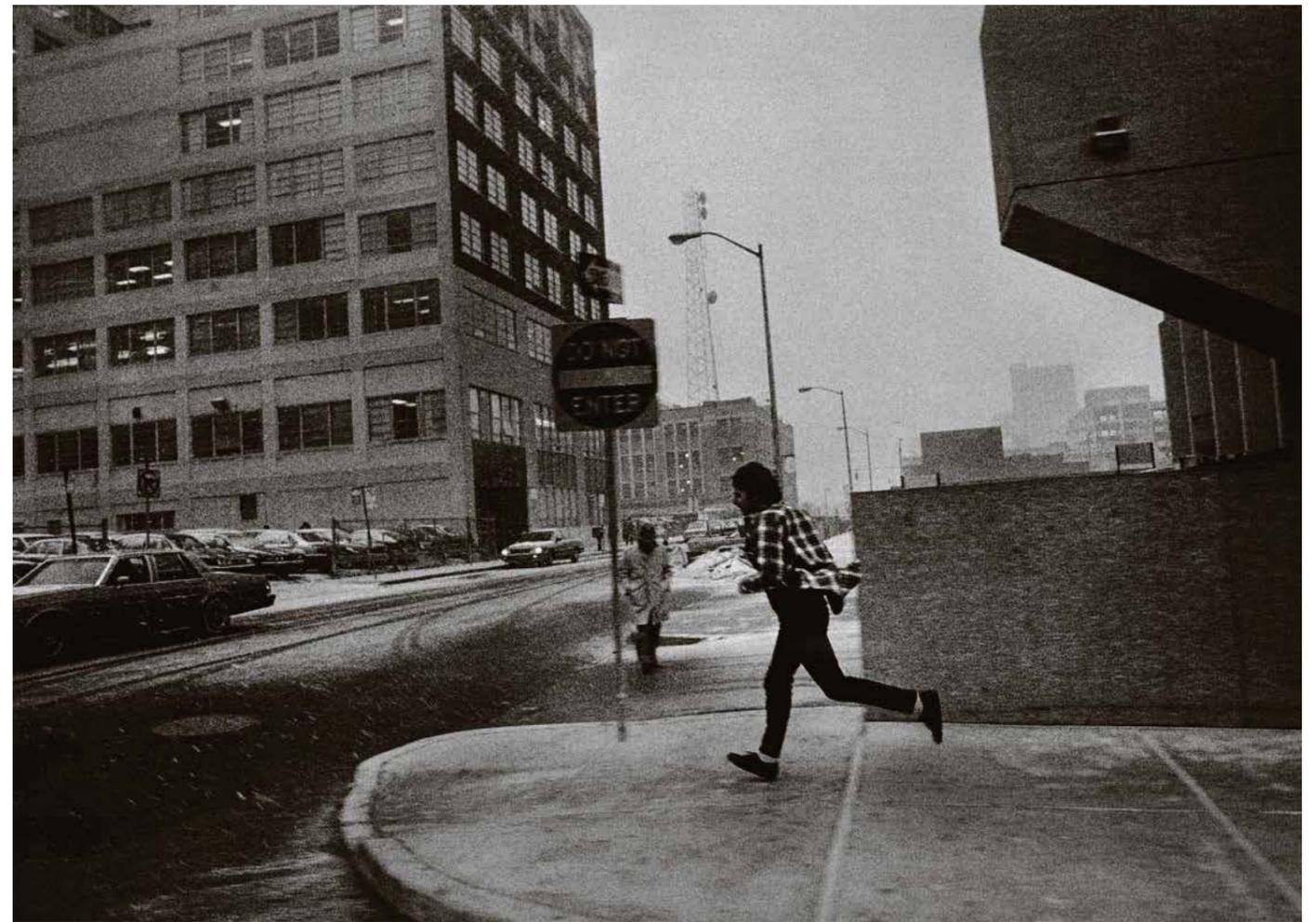
CARL CRAIG

L'héritage musical de Detroit est formidablement documenté. Et cela, qu'on s'intéresse tant au blues urbain de John Lee Hooker qu'au jazz moderne de Milt Jackson, au rhythm'n'blues de Motown ou au rock'n'roll saignant des Stooges, et jusqu'au hip-hop de J Dilla. Mais curieusement, avant la publication de l'essai *Techno Rebels* de Dan Sisko (Allia, 2019), il en allait tout différemment pour la techno, demeurée une sorte de parent pauvre du patrimoine culturel du «313» (surnom de Detroit). En effet, malgré son succès colossal vécu en Europe durant les années 1990, ce courant développé dans les interstices d'une cité alors déclarée «capitale du crime aux États-Unis», n'y a jamais vraiment été observé pour ce qu'il est. «Une réponse à l'isolement culturel et au désespoir qui y dominait alors», selon Carl Craig.

«La situation de Detroit est exceptionnelle, poursuit-il. Après avoir été l'emblème de l'industrie automobile américaine durant les *fifties*, la cité a enduré les émeutes raciales de l'été 1967. Là, la classe moyenne blanche a fui vers les banlieues. Durant les années 1970, après le départ de Motown pour la Californie, l'industrie automobile, dont l'économie de Detroit dépendait, a décliné, pour ne pas se relever. Résultat: en soixante



Le 30 novembre, Carl Craig présente en exclusivité, au Polaris Festival de Verbier, son projet «Paperclip People».
(NAVI TORRENTI/WIREIMAGE)



Detroit, 1986. Avant d'être le berceau d'une nouvelle scène techno, la ville du Michigan s'était musicalement fait connaître à travers la soul de la Motown, puis avec les pionniers du punk que sont les Stooges et le MCS. (ROBERT GUMPERT/REDUX/LAIF)

ans, la ville a perdu plus de 60% de sa population, qui est passée de 2 millions d'habitants en 1950 à 700 000 aujourd'hui. Ce phénomène s'est traduit par l'abandon, puis le pourrissement de quartiers entiers. La techno a traduit cet effondrement. Mais à la déprime, elle a opposé la vie.»

DISCO CONCEPTUELLE

Les conditions dans lesquelles une poignée de musiciens autodidactes – Derrick May, Juan Atkins et Kevin Saunderson, parmi les premiers – ont trouvé «l'espoir dans une infrastructure en décrépite là où il n'en existait apparemment aucun». C'est tout l'enjeu de l'ouvrage de Dan Sisko. L'auteur y retrace ces fêtes pour lesquelles des lycéens s'improvisent promoteurs au cœur d'une ville épuisée, l'appétit singulier de ces gosses pour les sonorités synthétiques européennes comme l'italo-disco, le rôle clé joué par quelques DJ radio (Mojo) qui caramboient électro-funk et new wave, et ainsi jusqu'à la progressive élaboration d'une «disco conceptuelle» made in Detroit. Il est couramment rapporté que la «techno» est née comme sortie de nulle part. Faux, dit Sisko. A l'origine, elle n'est qu'une version locale de la house music conçue au même moment à Chicago – à quatre heures de route.

Au début des années 1980, dans les clubs gays et majoritairement noirs de «Windy City», on avait en effet réagi à l'extinction de la production disco par la construction d'ossatures rythmiques conçues à partir de machines élémentaires. A Detroit, on s'inspire alors de ces structures robotiques, préférant toutefois à l'hédonisme une vision plus mélancolique, rêveuse, cré-

brale. «On dit souvent que la techno est affaire de futurisme, explique Carl Craig. C'est certes l'un de ses thèmes. Mais sa grande obsession demeure l'individu, ses enchevêtrements avec la technologie et l'utopie. A Detroit, nous n'avons qu'à rouler au hasard d'avenues désolées, Dexter ou Grand River, pour être confrontés aux cicatrices profondes de notre ville et éprouver un puissant sentiment de perte. La techno nous a aidés à combattre l'ignorance, et à nous définir en créateurs qui œuvrent à construire un autre présent.»

En 1988, alors que l'acid house devient la bande originale en Angleterre d'un deuxième Summer of Love, agissant selon Dan Sisko à la manière d'un «gigantesque effet transformateur sur la culture britannique», la house music made in Detroit se trouve un nom grâce aux efforts du service marketing du label Virgin. Alors que doit être publiée une compila-

tion d'abord nommée *The House Sound of Detroit*, regroupant les principaux producteurs électroniques de «Motor City», l'intégration en dernière minute du titre *Techno Music* de Juan Atkins incite le label à finalement baptiser le disque *Techno! The New Dance Sound of Detroit*. Soutenu par le hit *Big Fun* d'Inner City (1988), il propage alors le terme le plus important apparu dans la musique populaire depuis l'appellation «rock'n'roll».

LE COOL ET L'URGENCE

Mais la scène rave peut bien faire spectaculairement monter la cote de la techno en Europe au milieu des années 1990, faisant découvrir ses créateurs à d'immenses publics, à Detroit, on les ignore toujours obstinément. «Durant ces années, nous avons vécu ce paradoxe étrange, détaille Carl Craig: être reconnu comme des innovateurs sur le Vieux Continent, mais demeurer méconnus dans notre propre ville. Néanmoins, cette situation nous a permis de jouir d'une grande liberté créative soulagée de toute pression. Ici, comme dans d'autres régions des États-Unis où les communautés sont délaissées par l'Etat, on est habitué à tout faire par nous-mêmes. Si on ne se bouge pas, personne ne nous aidera! Voilà pourquoi il y a autant de labels et d'artistes indépendants à Detroit. Ce «mode survie» explique aussi à la fois le «cool» et l'urgence de la musique produite ici.»

Carl Craig compte parmi les invités phares du festival de musiques électroniques Polaris, à Verbier. Un événement pour lequel il réactive *Paperclip People*, un de ses projets cultes, présenté live en exclusivité. ■

VERBIER À LA POINTE DE L'ÉLECTRO

Installée sur le plateau des Esserts, la cinquième édition de l'événement électronique promet une affiche de rêve articulée entre légendes et talents vifs

► Un œil à la programmation et, comme chaque année depuis le lancement du Polaris Festival, on frémit puis bloque illico son week-end. Après avoir accueilli depuis 2015 à Verbier parmi les figures mondiales les plus incontestablement précieuses des musiques électroniques (Laurent Ganier et Jeff Mills, Dixon et Nina Kraviz), le rendez-vous valaisan aligne encore cette année un programme savoureux articulé entre maestros – Carl Craig, Seth Troxler, etc. – et jeunes pousses désirables – Bambounou, Honey Dijon, etc.

«On veut proposer un événement consacré aux musiques électroniques dans ce qu'elles ont de plus actuel, explique le directeur artistique de Polaris, Mirko Loko, DJ et producteur lausannois. Un festival capable de réunir artistes prometteurs et légendes house-techno, sans jamais nous enfermer dans un style.» Et ça marche. L'édition 2019 affiche quasiment complet.

EXIGEANT MAIS DÉCONTRACTÉ

A l'origine imaginé sur un coin de table lors d'un dîner à Tokyo où Mirko avait retrouvé Raphaël Nanchen, cofondateur de l'événement, Polaris trouvait dès sa première édition tant son ton – exigeant mais décontracté – que son public. «Pour beaucoup, ce sont des connaisseurs de musique, assez sélectifs, qui se déplacent pour des rendez-vous pointus durant un week-end entier, juge Raphaël Nanchen. Cela crée une énergie festive et conviviale qui fait toute la différence.» Et participe de renforcer l'aura d'un festival jeune, certes, mais déjà observé à l'international comme un nom avec lequel il faut compter.

Pour preuve, Polaris invite cette année Boiler Room à investir un espace aux Esserts, depuis où cette «institution de la musique électronique underground» retransmettra live des DJ sets sur internet. Joli coup, quand on sait le programme londonien refuser de s'acoquiner avec le premier venu. «Ils sont très sélectifs, confirme Mirko Loko, et ne veulent collaborer qu'avec des festivals engagés dans l'essor de nouveaux courants musicaux.» L'accès au plateau Boiler Room sera réservé aux détenteurs d'un billet ou pass pour le festival. On conseillera de s'y rendre tôt. ■ DBL

Polaris Electronic Music Festival, Verbier, du 28 novembre au 1er décembre.

«On veut proposer un événement consacré aux musiques électroniques dans ce qu'elles ont de plus actuel»

MIRKO LOKO, DIRECTEUR ARTISTIQUE DE POLARIS



Carl Craig, «Detroit Love Vol. 2» (Planet E, 2019).



Auteur | Dan Sisko
Titre | Techno Rebels
– Les pionniers de la techno de Detroit
Editeur | Allia
Pages | 240